

## LA STRATEGIE DE LA TRADUCTION CHEZ VALERY LARBAUD

### INTERPRÉTATION FONCTIONNELLE DE LA TRADUCTION DE *THE WAY OF ALL FLESH*

ÉVOQUE POUR SES mérites dans l'effort de réflexion théorique, ou, plus exceptionnellement déjà, pour rappeler que cette élaboration de concepts est précédée d'une très longue pratique de traducteur, Valery Larbaud fait partie de ces références érudites que l'on retrouve parsemées par-ci, par-là, dans les études traductologiques. Personne ne contesterait à l'auteur de *Sous l'Invocation de Saint-Jérôme* droit de cité dans une historiographie de la traduction. Cependant, sa présence dans les anthologies ou études historiques récentes est en réalité marquée par une ambiguïté. En effet, si de Goethe à Benjamin, en passant par Schleiermacher, von Humboldt et Herder, les représentants allemands de la tradition préscientifique font rarement défaut dans le corpus des historiographes de la discipline traductologique, les travaux de Larbaud suscitent davantage d'embarras<sup>1</sup>. Le statut très particulier de *Sous l'Invocation de Saint-Jérôme*, où se mêlent, souvent sans transition, réflexions essayistiques, commentaires de textes, survols historiques et biographiques, explique sans doute en partie cette ambivalence. Il faut attendre la dernière étude de Berman pour retrouver un appel à un traitement plus systématique de celui qu'il appelle le « père symbolique »<sup>2</sup> de la pensée française sur la traduction.

La situation est meilleure dans le domaine des études larbaldiennes, où l'importance de la traduction chez Larbaud, souvent soulignée par lui-même, a donné lieu dès les années 1970 à des recherches très diverses, et même à un colloque entièrement consacré à la question<sup>3</sup>. Il semble d'ailleurs que Larbaud soit d'actualité dans le monde de la recherche et de l'édition : Béatrice Mousli vient de publier une biographie très documentée, les œuvres critiques sont rééditées, et les travaux d'une édition enfin complète du journal tenu par Larbaud sont en cours. Il faut cependant remarquer que la pratique du traducteur Larbaud est souvent reléguée dans la périphérie de la carrière de l'écrivain, et beaucoup plus rarement étudiée pour elle-même, comme une option autonome prise par l'homme de lettres en vue d'atteindre des objectifs spécifiques<sup>4</sup>. Il manquait à ce dossier d'être abordé à partir d'une méthodologie fondée sur une approche globale du phénomène de la traduction. Face à ce *status quaestionis* ambivalent, il convient de se demander ce qu'il en est, au juste, de la traduction chez Larbaud.

D'abord, la bibliographie du littérateur invite à se rendre à une évidence numérique : entre 1901 et 1936, Larbaud a publié, outre quarante-neuf textes originaux, quarante-deux traductions<sup>5</sup>. La traduction occupe chez Larbaud de manière permanente une place tout à

fait centrale dans son programme littéraire. L'objectif du présent article est de mettre en évidence comment le problème de la traduction se manifeste chez Larbaud à divers niveaux (institutionnel, textuel, théorique), et de l'interpréter à partir de la *fonction* qu'elle remplit. On se concentrera pour ce faire sur la traduction que Larbaud a faite des œuvres de Samuel Butler.

La perspective méthodologique ici adoptée est inspirée de travaux traductologiques connus sous le paradigme commun de *Descriptive Translation Studies*, dont on trouvera une présentation complète dans le livre de Gideon Toury (1995)<sup>6</sup>. S'inscrivant dans l'approche (poly) systémique d'Even-Zohar<sup>7</sup>, Toury a formulé un programme de recherches descriptives et historiques qui propose d'examiner l'ensemble des normes de traduction (critères de sélection) ainsi que leurs modèles (schémas de comportement et de raisonnement traductifs). Une autre question est de déterminer leur position (innovatrice ou traditionnelle, centrale ou périphérique) au sein d'une littérature. L'hypothèse de base pour la description est que toute traduction est fondée sur une norme initiale qui tend majoritairement soit à l'adéquation avec l'original, soit à l'acceptabilité par la littérature cible. L'interprétation de la fonction historique des traductions implique que l'on tente de mettre en rapport une double investigation : celle de la traduction comme processus, et celle de la traduction comme produit inséré dans un réseau de circulation et de réception des textes littéraires. Ces diverses stratégies ne sont pas forcément cohérentes, les normes d'une traduction se situant souvent dans le mouvement pendulaire entre les deux pôles des schémas binaires (cf. *supra*). La traduction apparaît alors comme l'entrecroisement de plusieurs modèles (le texte source, des modèles stylistiques, narratifs, discursifs de la littérature contemporaine ou de la tradition littéraire), qui sont tous plus ou moins hiérarchisés en une stratégie. C'est en ce sens que Lambert et Van Gorp (1985) considèrent la traduction comme un résultat de mécanismes de sélection à divers niveaux textuels et extratextuels. Dans le cas de Larbaud, on se demandera notamment comment la traduction des œuvres de Butler s'articule avec le programme du cosmopolitisme littéraire, et comment la stratégie textuelle est envisagée face aux aspirations d'innovation dans l'écriture romanesque, tant dans la carrière individuelle de Larbaud qu'au sein de la *NRF*.

## Le dossier

Il convient tout d'abord de situer l'entreprise des traductions butlériennes dans l'ensemble de la carrière de Larbaud traducteur, marquée par deux constantes : la discontinuité et la recherche de l'inédit. La pratique du traducteur est d'abord caractérisée par l'habitude de sélectionner des textes, souvent très brefs, d'un auteur toujours différent, qu'il voulait voir publié dans telle ou telle revue littéraire. Par rapport à cette option, le cas de Butler, non seulement par les cinq traductions *complètes*, mais aussi par les nombreux articles qui lui ont été consacrés<sup>8</sup>, occupe dans le répertoire une place exceptionnelle. Exécutées entre 1915 et 1919, et publiées entre 1920 et 1936, elles sont la seule continuité dans le répertoire du traducteur.

La bibliographie des auteurs traduits est par ailleurs négativement marquée par l'absence d'écrivains canonisés<sup>9</sup>. Cette absence a eu pour effet de favoriser, dans la critique, l'émergence, très performante, d'un véritable « label » de l'esprit cosmopolite larbaudien, qui est sempiternellement répété et qui réduit la complexité des options de Larbaud à son seul désir d'ouvrir le système littéraire français sur les zones les plus en retrait des littératures étrangères. Or, si la sélection de Samuel Butler, guère connu en France au moment où sont publiées ses traductions<sup>10</sup>, semble répondre à l'image stéréotypée du traducteur Larbaud, l'analyse montre que le projet butlérien est avant tout marqué par la relation complexe d'un individu à une collectivité, et qu'il est par conséquent l'enjeu d'intérêts parfois divergents. On peut formuler l'hypothèse que c'est bien à la lumière des questions relevées ici qu'il convient d'approcher les autres dossiers de traduction chez Larbaud. Comme un traducteur joue rarement cavalier seul, il s'agirait alors de rendre compte dans chaque cas des décisions individuelles *dans leur interaction* avec le rôle des différents agents littéraires (directeurs de revue, secrétaires de rédaction, éditeurs) en question. Les questions à poser s'attaquent aux différents niveaux d'insertion des traductions dans un programme littéraire ou dans un corpus, et elles sont évidentes mais essentielles : qui – quoi – comment – et pourquoi?

### Qui traduit quoi : des « traductions pour Gaston »<sup>11</sup>

La question de savoir qui traduit doit d'emblée être dédoublée puisqu'elle engage toujours deux niveaux qui peuvent potentiellement s'opposer : le niveau de l'exécutant et celui du demandeur. En l'occurrence, les traductions ont été entreprises sur la demande de Gide et de Gallimard : Larbaud ayant abandonné la traduction d'un roman de Meredith, l'éditeur de la *NRF* lui proposa en 1915 le nom de Samuel Butler<sup>12</sup>. Les traductions de Larbaud prennent d'entrée de jeu leur place dans le projet plus large d'une maison d'édition qui, en 1930, aura publié une centaine de traductions, majoritairement de littérature romanesque anglo-saxonne (surtout Joseph Conrad et Georges Meredith, et aussi G.K. Chesterton, Thomas Hardy, Arnold Bennett) et nord-américaine (Henry Thoreau, John Dos Passos, Ernest Hemingway). Projet de traductions qu'il est possible d'analyser en termes de répertoire : il s'agit en effet d'un corpus qui s'élargit graduellement, qui répond à certains critères de sélection et qui sera progressivement diversifié et hiérarchisé. En apparence né de manière confuse et dispersée, le dispositif de traductions prendra un profil de plus en plus net, avec des collections particulières, des directeurs de collection et des traducteurs travaillant à des séries de traductions.

Tout cela fait poser la question des implications littéraires de cette incrustation institutionnelle. Il faut tenir compte dans cette problématique de deux éléments. D'abord, la position de Larbaud dans le groupe de la *NRF* : certains le croyaient capable de concrétiser les recherches d'innovation du roman, qui étaient restées à cette date surtout théoriques<sup>13</sup>. Ensuite, la simultanéité de la définition du programme d'innovation littéraire (Rivière, 1913), et de la naissance d'une littérature traduite : elle suggère une interaction de ces deux phénomènes, dont l'analyse peut intégrer les facteurs extra-textuels (tel l'état

du système littéraire cible, le contexte socio-historique et idéologique de la Grande Guerre, etc.) qui interviennent dans le processus de sélection<sup>14</sup>. L'hypothèse de travail ici retenue suppose que la traduction a fonctionné comme la cristallisation textuelle, comme la *mise en œuvre(s)* du programme théorique où Rivière définit, en vue du changement de cap à effectuer, les caractéristiques du « roman nouveau » par opposition au « roman français ». Que l'entreprise des traductions ne soit pas sans rapport avec le projet de Rivière est suggéré par cette réponse de Gide à l'envoi d'un premier essai de traduction de la part de Larbaud : « Je viens de lire tout le passage des machines signalé par vous. *Excellent. Oui, c'est tout à fait ce qu'il faut à la NRF. J'écris à Rivière* »<sup>15</sup>.

Il semble ainsi que chez Larbaud et ses contemporains une interaction ait eu lieu entre l'importation de paramètres étrangers et la propre production française du moment. L'évolution dynamique des systèmes littéraires est souvent déterminée par les rapports de force toujours changeants entre les facteurs d'importation, de tradition et de production (Lambert 1980). Etant donné que la conception historique des traductions est souvent fonction de l'état concret du polysystème en question, la vaste entreprise de traduction de romans dans la *NRF* s'inspire peut-être du désir de fonder l'écriture romanesque sur de nouvelles bases, et de mettre fin, par l'invasion de romans étrangers, à la forte confusion générique déclenchée par la réflexion sur le modèle idéal du roman<sup>16</sup>.

### Comment Larbaud traduit-il?

Regardons maintenant de plus près le cas de la traduction *Ainsi va toute chair*. Ce texte se présente clairement comme une traduction par l'indication sur la couverture de l'édition de 1936 « traduit de l'anglais par Valery LARBAUD ». La page de titre mentionne en outre la liste des quatre autres textes traduits par Larbaud, tandis que la quatrième de couverture donne le répertoire complet des traductions de Joseph Conrad et de George Meredith. La traduction respecte la macrostructure de l'original, dans la division en chapitres. Cependant, le traducteur structure davantage le texte en alinéas et dégage systématiquement les discours directs, qui sont, suivant la tradition anglaise, intégrés dans narration dans l'original. Le nom des personnages reste invariable ou peut changer légèrement : Christina et Ernest sont repris tels quels, Theobald reçoit un accent (Théobald), Joey devient Joseph. La macrostructure de la traduction respecte donc en gros celle de l'original, bien qu'on puisse noter une légère adaptation aux conventions françaises dans la structuration textuelle et la mise en page.

L'analyse microscopique, fondée sur un examen systématique de fragments choisis à travers le corpus, est susceptible de dégager dans le détail les principes récurrents dans la stratégie de traduction. Un premier procédé significatif, présent dans le texte en question comme dans d'autres, concerne la traduction régulière des groupes nominaux par des syntagmes<sup>17</sup>. Le titre même du roman n'y a pas échappé : *The Way of all Flesh* devient *Ainsi va toute chair*. Loin d'être limité au titre, le procédé de verbalisation apparaît dans le texte entier. Observons à ce propos quelques exemples de comparaison textuelle des deux textes<sup>18</sup> :

Ex. 1. [...] but this was before the days of Evolution, and Ernest could not as yet know anything of the principle that underlies it. : Mais cela se passait *avant qu'on eût commencé à parler* de l'Évolution, et Ernest ignorait complètement le grand principe qui préside aux phénomènes de ce genre. (301; 266)

Ex. 2. Surely Ernest's first day attempt at more promiscuous visiting, and at carrying out his principles more thoroughly, had not been unfruitful. : Assurément le premier jour où Ernest *avait essayé de faire*, sur une plus grande échelle, de la propagande à domicile, et *de mieux conformer ses actions à ses principes*, n'avait pas été une journée mal employée. (303; 268)

Ex. 3. He did not think it possible that he could go too far. : Pryer *avait fini par croire* qu'il pouvait tout *se permettre pour dominer* Ernest.

Ex. 4. As for the elephants, especially the baby elephant, he seemed to be drinking in large draughts of their lives to the recreation and regeneration of his own. : *Et lorsqu'il se trouvait* en présence des éléphants, et surtout du petit éléphant récemment né, on eût dit qu'il buvait leur vie à grandes gorgées qui *recréaient et régénéraient* la sienne. (411; 358)

La verbalisation ne constitue pas une fin en soi : elle est la manifestation syntaxique d'une option prise à un autre niveau. Le verbe, comme élément indispensable pour la création de syntagmes, permet la création d'une combinatoire de divers groupes nominaux et, par conséquent, l'accumulation d'informations qui précisent le sens de la phrase. Ainsi, le remplacement d'une construction positive par une construction négative (ex. 3), rend possible la traduction de « go too far » par « tout se permettre pour dominer Ernest », qui est, grâce à la construction prépositionnelle qu'admet le verbe se permettre, plus explicite que ne l'eût été « aller trop loin ». La préférence donnée au syntagme plutôt qu'au groupe nominal, s'accompagnant d'un choix lexical précis, permet ainsi de contextualiser chaque phrase, par la précision dans les coordonnées spatio-temporelles (ex. 4), par l'inscription de l'opinion d'un personnage dans sa genèse temporelle (ex. 3), par l'explication du contenu d'une action (ex. 2). Le verbe, en tant qu'expression de la temporalité dans la phrase, permet aux éléments condensés dans le groupe nominal de l'original, de s'aligner dans un rapport successif qui juxtapose les données, ce qui concrétise, voire visualise l'action (ex. 2 et 4). La traduction procède en quelque sorte à un déploiement *horizontal* des informations implicitement contenues et *verticalement* accumulées dans la langue de Butler.

Nous assistons ainsi à une prolixité explicative qui confère à la traduction un tout autre type de littérarité. Le traducteur n'hésite pas à réorganiser la syntaxe afin de faire ressortir son interprétation de l'idée centrale de la phrase. Le texte français se fonde sur un registre lexical plus recherché, ainsi que sur une mise en évidence des structures rhétoriques :

Ex. 5. He was Christina's son, and perhaps would not have been able to do what he had done if he was not capable of occasional undue elation. : Il était le fils de Christina, et *c'était peut-être justement parce qu'il était sujet à des crises momentanées d'orgueil intempestif qu'il avait été capable d'écrire le livre qu'il avait écrit.* (461; 39)

Ex. 6. The wisest course would be to live with it, and make the best and not the worst of it. : *et ce qu'il y avait de plus raisonnable c'était de faire bon ménage avec lui, et bien loin d'en faire un mauvais usage, il fallait en tirer le meilleur parti possible.* (459; 397)

La stratégie de traduction qui a pour effet de briser le style laconique de Butler en vue d'explicitier son niveau sémantique, est performante grâce à la juxtaposition de plusieurs syntagmes verbaux lexicalement diversifiés (ex. 6) qui, dans l'original, dépendent tous d'une seule proposition principale (the wisest course would be to). S'agit-il pour Larbaud de remédier à ce qu'il a lui-même appelé « la frugalité verbale et syntaxique »<sup>19</sup> de Butler? Ainsi, la traduction de l'exemple précédent, où il s'agit de rendre textuellement les pensées d'un personnage, met syntaxiquement en évidence les étapes de cette réflexion, du constat premier « ce qu'il y avait... c'était de... » jusqu'à la justification de la décision prise « bien loin de, il fallait ». La traduction procède ici à une sorte de spatialisation textuelle du raisonnement rhétorique.

La réorganisation syntaxique des exemples cités n'est cependant pas la seule manifestation de cette stratégie. Dans l'exemple suivant le traducteur recourt à la ponctuation pour souligner la tension dramatique du moment :

Ex. 7. He let his mother embrace him, and then withdrawing himself stood silently before her with the tears falling from his eyes. : Il se laissa embrasser par sa mère, et ensuite, se dégageant, il se tint debout, en silence, devant elle, tandis que les larmes coulaient de ses yeux. (351; 308)

On compte six virgules dans la traduction, pour une seule dans l'original. La construction de la phrase française est réellement différente de celle de l'anglaise. Par leur allongement substantiel, les phrases de la traduction exploitent, stylistiquement parlant, un procédé de suspension de l'effet de saturation créé par l'achèvement d'une phrase relativement longue. Tout se passe comme si le traducteur éprouvait le besoin de modifier le degré de lisibilité en conférant au texte un autre registre lexical et en ajoutant des précisions sur les penchants psychologiques des personnages :

Ex. 8. Towneley was just as much Ernest's idol as he had ever been, and Ernest, who was very easily touched, felt more gratefully and warmly than ever towards him, but there was an unconscious something

which was stronger than Towneley, and made my hero determine to break with him. : Ernest n'avait rien perdu de son ancienne admiration enthousiaste pour Towneley, et comme il était *sensible aux moindres témoignages de bienveillance*, il éprouva plus de reconnaissance et de tendresse que jamais à l'égard de son ancien camarade. Mais *il sentit tout au fond de lui-même il ne savait quelle résistance*, qui était plus forte que son admiration pour Towneley et qui lui fit *prendre la résolution irrévocable* de rompre avec cet ami. (419; 364)

Cet exemple réunit les faits les plus saillants de la stratégie du traducteur. La traduction se présente ici comme une explicitation du texte anglais. Larbaud corrige ce qu'il juge comme un faux-sens, ou explique l'original par procédé de synonymie, de périphrase :

Ex. 9. As soon as I found out that he no longer liked his wife I forgave him at once, and was as much interested in him as ever. : Dès que j'appris qu'il avait cessé d'aimer sa femme, toute *la rancune que j'avais envers lui s'évanouit* instantanément, et je lui rendais toute ma sympathie. (391; 341)

On pourrait multiplier les exemples. Force est de constater que le traducteur cherche à créer pour son texte un autre type de littérarité, qu'on peut qualifier de plus dramatique, plus affinée lexicale, aux phrases plus chargées en propositions et compléments. Il apparaît que Larbaud opère pour ce faire au niveau de la phrase, par un travail sur le style, mais sans réellement toucher à la trame narrative du roman<sup>20</sup>. La *ratio* de ces interventions – la précision conceptuelle et la recherche d'un effet de saturation – se dégage encore de ces derniers exemples. Il s'agit ici d'une scène finale du roman, dans laquelle le personnage principal se retrouve confronté avec la personnalité dominante de son père :

Ex. 10. Theobald stood before the middle of the fire and whistled his two tunes in his own old way till Ernest left the room; the unchangedness of the external and changedness of the internal he felt were likely to throw him completely off his balance. : Théobald demeura ainsi debout devant la cheminée, au beau milieu du tapis, et sifflota doucement ses deux airs de la même manière qu'autrefois, jusqu'à ce que Ernest prît la porte; il avait *sentit qu'un contraste si violent entre l'immuabilité des apparences extérieures et le changement survenu dans leur monde intérieur était capable de faire chavirer sa raison*. (438; 380)

Ex. 11. Brave as had been his resolutions about facing the world, this was more than he was prepared for. : Si ferme qu'eût été la résolution qu'il avait prise d'*affronter bravement les dédains du monde*, *il ne s'était pas attendu à cette suprême avanie*. (361; 317)

La traduction précise la description du décor où se tient Théobald et explicite abondamment la violence des sentiments qui a poussé Ernest à quitter le salon. Le traducteur, sans ajouter une phrase, s'emploie cependant à effacer systématiquement du texte les concepts trop imprécis, afin de les compléter sémantiquement moyennant un allongement substantiel des phrases, qui peut exprimer (ex. 11) une surenchère dramatique. Larbaud se donne les moyens syntaxiques pour préciser à différents niveaux l'univers référentiel du texte, parfois à peine évoqué par l'original. Il crée ainsi un espace dans le texte où son propre style peut se déployer, un espace qui se situe en quelque sorte en superposition, en supplément au niveau textuel original, qui n'est jamais effacé ou annulé par les précisions françaises.

### Le discours intérieur revitalisé

Un procédé tout particulier mérite notre attention. On n'oubliera pas que les traductions de Butler précèdent directement la période où Larbaud découvre la technique narrative du monologue intérieur chez James Joyce. On peut supposer, par l'enthousiasme immédiat manifesté par Larbaud pour des fragments de *Ulysses*, que des questions analogues préoccupaient l'esprit de l'écrivain français, et aussi (c'est notre hypothèse) du traducteur. Il s'agit ici d'étudier à la loupe les traductions de discours comme des lieux où le personnage prend en charge la suite du récit. On verra l'attention que Larbaud porte aux traductions des registres discursifs en général, et plus particulièrement au discours indirect libre, où le texte rend compte des paroles non dites, mais pensées par un personnage. C'est une zone discursive à cheval entre la narration – description d'événements – et le discours direct. On sait que trois marques distinctives permettent généralement de repérer ce discours indirect libre : l'usage du temps et de la personne du discours indirect, l'absence d'un verbe annonciateur du discours, et enfin le ton oral et subjectif qui se manifeste souvent par les adverbes d'appréciation (*bien, là, sans doute, etc.*). Ce procédé fait monter la voix subjective des personnages à travers l'écran de la narration, et est également appelé « discours vécu » (*Erlebte Rede*). Observons les exemples suivants :

Ex. 12. He asked himself, what were they? Ah! that was a difficult matter. : Ernest se demanda : *quelles sont ces exceptions? Ah! c'était là une question* difficile à résoudre. (327; 288)

Ex. 13. Instinct then is the ultimate court of appeal. And what is instinct? Ainsi donc, l'instinct *était* la plus haute cour d'appel. Or, qu'est-ce que l'instinct? (327; 288)

Le traducteur varie deux fois le temps des verbes et modifie ainsi les paramètres. Dans l'exemple 12, on observe dans la traduction le croisement d'une sorte de discours direct qui s'ignore typographiquement avec un discours indirect libre où une voix subjective se manifeste encore à travers l'adverbe. Le traducteur produit ainsi une diversification des

registres de discours, et ceci au sein d'un même espace discursif, ce qui suggère la situation d'insécurité du personnage en question. L'exemple 13, par la traduction à l'imparfait du verbe et par la ponctuation, souligne également l'hésitation d'une instance personnelle. Cette insertion d'un registre oral dans le texte s'étend également aux passages de la narration qui rendent compte de l'intériorité d'un personnage :

Ex. 14. [...] it was just this that made it impossible to reduce life to an exact science. : *Et c'était précisément cela qui empêchait qu'on pût faire de la vie une science exacte.* (327; 288)

Ex. 15. This was all he knew of as belonging to him. : *Et c'était là tout ce qu'il croyait posséder au monde.* (357; 313)

Ex. 16. [...] there were a few of her old friends whom she should sometimes like to see, so it would be better for him to go alone : *et puis il y avait quelques-unes de ses anciennes amies qu'elle serait contente de voir de temps en temps; et en somme il valait mieux qu'il allât seul à la campagne.* (380; 322)

Ex. 17. Then came the question – horrid thought! – as to who was the partner of Ellen's guilt? Was it, could it be, her own son, her darling Ernest? Et alors elle se demanda – affreuse pensée! – qui avait pu être le complice de la faute d'Ellen ? *Si c'était... était-il possible que ce fût... son propre fils, son Ernest chéri?* (189; 169)

L'insertion de la conjonction « et » – procédé réellement récurrent dans la traduction – vivifie et personnalise l'énonciation du texte par l'imitation du rythme oral. On assiste ainsi, au sein des passages de discours indirect libre, à une mise en évidence de l'intériorité subjective présente dans la narration. N'est-il pas frappant d'observer le traitement tout à fait particulier que reçoivent les passages discursifs, et de relever que le traducteur structure autrement le rapport entre le niveau discursif et le niveau narratif du texte? Forcerait-on la note en suggérant que cette stratégie de traduction porte la trace des centres d'intérêt de l'écrivain, que l'on sait à cette époque à la recherche de moyens narratifs pour rendre l'intériorité des personnages? On ne peut manquer de constater ici que le traducteur procède à un sapement du pouvoir de la narration, dont il déplace ou rejette parfois radicalement les balises pour donner libre cours à la pensée subjective. On observera ainsi que les marques d'un endiguement du discours par la narration (les verbes annonciateurs : *il pensait, il disait, il lui semblait*, etc), devront parfois disparaître dans la traduction (ex. 18 et 19), et que celle-ci peut aussi transformer le discours même :

Ex. 18. It seemed to him that in his attempt to be moral he had been following a devil which had disguised itself as an angel of light. : *C'était comme si en essayant de vivre moralement il avait suivi un démon qui s'était déguisé en ange de lumière.*

Ex. 19. Lord Battersby she thought would do very nicely : « *Lord Battersby!* » *cela ferait assez bien.* (435; 378)

Ex. 20. Ernest was at first in doubt whether it would be right for him to assist religious services more than he was actually compelled to do : *Ernest hésita : convenait-il* qu'il assistât aux services religieux plus souvent qu'il n'y était obligé par le règlement? (348; 306)

Ex. 21. [...] and he remembered his father's favourite retort that it could only end in Rome : et il se rappela la réplique favorite de son père : « *Tout cela finira par nous mener à Rome.* » (447; 387)

La radicalité de ces changements de registre discursif est assez surprenante de la part d'un traducteur aussi scrupuleusement « fidèle »<sup>21</sup> à l'original que Larbaud. Il est manifeste que ces interventions sous-tendent un seul dessein : faire parler les voix intérieures à travers le carcan de la narration. Ainsi, le traducteur varie et multiplie les registres discursifs, et confère au texte un autre débit.

### Pourquoi une telle stratégie?

La question ultime de la recherche est celle de savoir pourquoi tel phénomène surgit à tel moment. S'il était possible de raisonner en termes systémiques sur l'interprétation du projet des traductions, la problématique des mécanismes concrets de sélection pratiqués par le traducteur semble plutôt l'affaire d'une interaction entre la stratégie individuelle de Larbaud et l'horizon d'attente du milieu éditeur. Que Larbaud fût conscient de cette interaction, est indiqué par le fait que, malgré, son exil volontaire en Espagne durant ces années, il continue à tenir Gide et Gallimard au courant de ses travaux. En outre, la stratégie du traducteur, avec son attention pour la dimension intérieure des personnages dans le roman et la précision de l'analyse psychologique, est loin d'être en désaccord avec les propositions théoriques de Rivière. L'analyse du dossier confirme ainsi l'hypothèse de Hermans :

The act of translating is a matter of adjusting and (yes) manipulating a Source Text so as to bring the Target Text into line with a particular model and hence a particular correctness notion, and in so doing secure social acceptance, even acclaim. The "correct" translation therefore is the one that [...] adopts the solutions regarded as correct for a given communicative situation, as a result of which it is accepted as correct. In other words: when translators do what is accepted of them, they will be seen to have done well. (Hermans 1991 : 166)

Cette affirmation, qui suppose que le traducteur agit selon le code légitime du système littéraire, laisse évidemment bien peu de place à l'initiative individuelle, éventuellement déviante par rapport aux normes posées à la traduction. Dans ce qui suit, j'essaierai

d'indiquer que le traducteur peut adopter un comportement particulier, mais que certains aspects risqueront en effet d'être sanctionnés par la « correctness notion » de son époque.

L'assiduité du traducteur<sup>22</sup>, ses recherches sérieuses, les commentaires scrupuleux dans son *Journal*<sup>23</sup>, voilà autant d'indications de l'importance accordée par Larbaud aux traductions. La question de la relation entre la traduction et les options de l'écrivain est donc une piste de recherche qui mérite certainement d'être creusée. On peut relever, à cet égard, que les deux activités présentent une analogie dans leur restriction<sup>24</sup> générique au domaine de la prose. On sait combien Larbaud était décidé à se consacrer entièrement à l'écriture en prose, pratique qui lui a donné la gloire dans la *NRF* et dans laquelle il a essayé de se créer un domaine personnel :

[...] ce n'est ni la loi du moindre effort ni l'exploitation du public qui m'amènent à préférer la composition en prose à la composition en vers. Mon argument le plus solide est que la prose que je tâche d'écrire veut être aussi strictement construite que des vers ou des versets : pas un mot, pas une virgule qui soient disposés sans délibération, et donc aussi inchangeables que les mots et les signes à l'intérieur des vers. (Larbaud, 1955 : 296-297)

L'intérêt que porte Larbaud à la prose est fondé sur l'intention de valoriser le genre autant que la poésie, de créer ce qu'on pourrait appeler sa propre « stylistique prosaïque ». Ses recherches littéraires se concentrent clairement sur les textes en prose. Il est par là bien l'enfant de son temps, prenant place dans une évolution dont on peut situer les origines au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle chez Baudelaire. Il n'est pas exclu que ces préoccupations de Larbaud aient également été projetées sur la pratique de la traduction d'œuvres prosaïques. Si c'est le cas, la phrase de la traduction est construite avec la même attention pour son architecture interne sur le plan de la ponctuation, la syntaxe et les effets rhétoriques. Le parallélisme peut ainsi être porté plus loin, et s'étend à des conceptions stylistiques, que Larbaud est loin de négliger dans sa traduction :

Le mot *insinuating* était difficile, mais aussi excitant à traduire. C'est un pataquès. Le personnage de roman<sup>25</sup>, une Anglaise du peuple, une commère londonienne, qui le dit, mélange d'une manière amusante les deux mots *insinuation* et *innuendo*, gérondif du verbe *innuere* que l'anglais a adopté. J'ai cherché l'équivalent français de cela pendant plusieurs jours, et j'ai eu un moment de vrai bonheur quand j'ai trouvé *insuination*, qui confond aussi deux mots (dont *suint*, *suintier*). (Larbaud, 1953 : 360)

L'attention au niveau rhétorique de la traduction, chaque mot devant être chargé d'au moins autant d'associations sémantiques et formelles que le terme de l'original, indique que Larbaud aspirait aussi à un degré de perfection inébranlable en ce qui concerne la

prose de la traduction. Les deux types de texte sont fondés sur une même conception de l'importance de la surface linguistique du texte, de sa structure formelle et des effets rhétoriques entraînés par elle. La pratique de la traduction fonctionne chez Larbaud comme une voie d'exploration lexicale et d'expérimentation syntaxique de sa propre langue. Cette constatation, qui établit un lien, peut-être fonctionnel, entre la pratique de la traduction et une *ars poetica* de la prose chez Larbaud, précise, dans le cas individuel de Larbaud, l'hypothèse d'interprétation de la littérature traduite à partir de l'état du système, c'est-à-dire des normes littéraires en vigueur.

La particularité de la langue des traductions butlériennes était telle qu'elle devait frapper André Gide par ses anomalies. Après lecture minutieuse d'une traduction de Larbaud, Gide lui avait signalé toute une série de corrections à apporter, qui concernaient surtout des rétablissements du subjonctif imparfait en raison de la concordance des temps. La réponse de Larbaud est intéressante pour sa conception de l'évolution linguistique qu'il tente de refléter dans sa traduction :

Les subjonctifs passés français sont de vilaines bêtes ululantes et sifflantes qu'il faudra détruire, tôt ou tard. Je les évite toujours quand j'écris pour mon propre compte. Et quand je me trouve contraint de les employer dans une traduction, je risque carrément la faute, encouragé à cela par l'anglais qui, la plupart du temps préfère l'indicatif et le présent. Je crois que nous sommes à une période de transition grammaticale : les passés du français disparaissent et j'en suis content. Il y a deux points de vue : celui des gens de nos générations pour qui ces fautes d'accord font « mal écrit », et celui des jeunes pour qui le respect de ces règles fait « trop bien écrit », et paraît déjà un peu archaïque comme la redingote et le chapeau haut de forme (Larbaud-Gide, 1989 : 208-209).

En se faisant dans sa traduction le tenant de la deuxième opinion, Larbaud se montre très soucieux de trouver pour son texte le ton approprié, qui cherche à s'écarter des lourdes constructions archaïsantes. La traduction devient un moteur potentiel d'innovation stylistique. Il est clair que cette question, avec l'opposition qu'elle peut entraîner chez une figure comme Gide, est par trop complexe pour pouvoir être traitée judicieusement dans les limites de cet article. Il n'empêche qu'elle mérite d'être relevée.

La question de la littérarité de la langue dans le texte traduit a en outre été soulevée par Allison Connell. Partant du constat que Larbaud accompagnait l'acte de traduire de lectures de divers classiques français<sup>26</sup>, Connell suppose que des préoccupations stylistiques relativement précises ont pu déterminer le choix des options concrètes dans le travail de rédaction du texte<sup>27</sup>. Il est vrai que Larbaud estimait que la pensée de Butler renouait intellectuellement avec la tradition classique. L'hypothèse selon laquelle Larbaud a cherché à imiter dans sa traduction la prose française du dix-huitième siècle comme un équivalent de la langue de Butler est certes passionnante mais assez vague et difficilement vérifiable.

Quant au procédé particulier des traductions de discours, il semble que le parallélisme relevé entre l'écriture larbaldienne et la pratique du traducteur fournisse d'assez bonnes raisons pour croire que le modèle littéraire du *narrateur* soit intervenu dans la stratégie du traducteur. Cette hypothèse se fonde en outre sur la croyance de Larbaud en la supériorité de la production littéraire française par rapport aux lettres anglaises :

[Le procédé littéraire de la narration indirecte] [...] répond à un des besoins du roman moderne, que la *conscience* pénètre de plus en plus. Il faut qu'un roman ait une conscience, une faculté critique et morale agissante quelque part. [...] Quant à l'intrigue, peu nous importe. Une des conditions d'existence du roman anglais, le cachet officiel qui lui est imposé, c'est l'intrigue. Il n'y a pas en Angleterre, comme chez nous, de division bien nette entre le grand public et *the happy few*, cet « heureux petit nombre » qui a rendu possible des romans sans intrigue comme ceux de Jean de Tinan ou comme la *Mère et l'enfant*, et des romans tout en conscience comme *l'Immoraliste*. (Larbaud, 1941 : 156)

Dans l'opinion de Larbaud, c'est la configuration du champ des lecteurs français, marquée par l'opposition entre l'élite et la masse anonyme, qui est directement favorable à l'émergence de romans « tout en conscience ». La valorisation très explicite du public lettré français, ajoutée à l'importance qu'attache l'écrivain à l'intériorité des personnages, donne de la force à l'hypothèse que la stratégie appliquée par Larbaud s'explique par sa conception que la traduction doit – dans la mesure du possible – adopter les caractéristiques du système littéraire d'arrivée afin de pouvoir s'intégrer dans cette production littéraire, ce qui serait le but ultime de toute traduction.

Nous touchons ici à la problématique de la politique européenne de Larbaud, avec laquelle la citation précédente semble en contradiction. Quelle est la position de Larbaud dans le débat entre nationalistes et cosmopolites? Ici encore, il importe de nuancer les termes de cette opposition : il n'y a pas de cosmopolitisme pur, il s'agit plutôt d'une position dialectique fondée sur l'alternance d'attitudes internationales et d'enracinement local. En effet, la croyance de Larbaud dans le prestige supérieur d'une culture ou d'une littérature, telle que nous la trouvons exprimée dans le texte cité, repose en dernière instance sur l'interprétation de l'unité de la nation ou du domaine linguistique comme fondatrice de la cohérence d'une littérature, ce qui était précisément l'idée qu'il prétendait vouloir combattre avec son plaidoyer en faveur d'une littérature européenne. Une discussion en profondeur de la question du cosmopolitisme larbaldien nous mènerait trop loin ici. Les conceptions larbaldiennes d'une littérature fondée sur le principe du *domaine* linguistique qui n'existe qu'en vertu des échanges internationaux de produits sémiotiques<sup>28</sup>, s'opposent certes aux idées nationalistes et à l'équation entre nation, langue et littérature. Il n'en reste pas moins qu'elles peuvent être tributaires de croyances bien plus anciennes à propos de la mission civilisatrice qui semble tout naturellement impartie à la culture

française<sup>29</sup>. Ainsi, le proverbe breton, disant qu'un homme n'est jamais aussi vieux qu'à sa naissance, et qu'il devient plus jeune en vieillissant, s'applique probablement de manière performante à l'histoire des idées : en effet, une « nouvelle » conceptualisation d'une problématique porte toujours à sa naissance les traces de son ascendance, dans sa manière de véhiculer des concepts appartenant à la *doxa* sociale qui ne se renverse pas du jour au lendemain. Aussi peut-on constater dans les textes cités de Larbaud la persistance d'une tradition typiquement française, et l'inclination à figer en caractère universel et naturel ce qui est le résultat conventionnel et relatif de la configuration politique et culturelle particulière des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Cette tendance se manifeste ici en la silencieuse conviction que le domaine français figure sur la carte intellectuelle de l'Europe, ensemble avec l'Allemagne et l'Italie<sup>30</sup>, comme le centre de gravité, la plaque tournante des échanges internationaux qui la font vivre. Sous le concept larbaldien de *domaine* se cache donc une dialectique spécifique entre, d'une part, une logique proprement internationale, – l'échange fait vivre la littérature –, une pensée libre d'inscriptions dans un cadre précis, et, d'autre part, un attachement au prestige culturel national qui est en quelque sorte indissociablement liée à cette pensée internationale. Cette optique larbaldienne, en grande mesure partagée avec son milieu littéraire, doit être mise en rapport avec le concept de « nécessité »<sup>31</sup> appliqué aux traductions françaises de Butler, mais aussi avec tout le répertoire de traductions que la maison Gallimard publie en cette époque.

## Conclusion

La soumission du dossier Larbaud traducteur à une méthode descriptive systématisant l'analyse de la traduction à partir de questions fondamentales, met à jour un certain nombre de problématiques qui ont rarement été abordées, telles la question du rapport de l'individualité à la collectivité, celle de la fonction historique de la traduction dans une situation littéraire et culturelle donnée, celle de la traduction comme un baromètre de l'évolution des options et des orientations littéraires et stylistiques d'un écrivain. À ce propos, il semble qu'une fonction relativement innovatrice puisse être attribuée à ces traductions tant sur le plan rhétorique que sur le plan des techniques discursives. Comme toujours, Larbaud se situe entre la tradition et la modernité, dans un éternel entre-deux, qui s'écarte à la fois explicitement de l'anachronisme littéraire (ce serait peut-être le reproche le plus blessant qu'on pût lui faire), et de la révolution radicale qui rompt avec tout. S'il est vrai qu'une des normes principales du traducteur Larbaud est de rattacher son texte à la dynamique de l'évolution littéraire, la traduction ne remplit plus une simple fonction d'ambassadrice d'un auteur étranger, elle tend à faire office elle-même de modèle dont pourront s'inspirer les jeunes auteurs français. Ces questions posées, nous envisageons de mener une plus ample recherche afin de vérifier la valeur opérationnelle de cette hypothèse. Nous espérons cependant avoir démontré par la présente étude que la traduction, bien loin de se limiter à la reproduction linguistique d'un texte dans une autre langue, est avant tout un acte fonctionnel et ambigu de communication interculturelle.

## Notes

1. Larbaud n'est intégré ni dans l'anthologie de textes théoriques de Lefevere (1992), ni dans celle de Robinson (1997). En revanche, son incorporation dans l'anthologie de Horguelin (1981) et l'ouvrage de Cary (1963) semble créer une situation bien paradoxale où l'historiographie de la traduction demeure une science avant tout nationale.
2. Berman, 1995, 247. Je ne peux que souscrire au plaidoyer de Berman, les limites du présent article ne permettant pas de traiter en profondeur des conceptions théoriques de Larbaud sur la traduction. J'ai cru néanmoins utile de relever l'ambivalence qui existe à son égard. Le lecteur prendra note aussi de la publication récente d'un portrait de Valery Larbaud traductologue et traducteur, de la main de Michel Ballard (Ballard, 1999).
3. J'ai inclus ces références en bibliographie. Il s'agit de Bertrand, 1988; Bessière, 1983; Brunel, 1981; Connell, 1974; McCarthy, 1995; Patout, 1975; Salama-Carr, 1996. Les actes du colloque sont réunis par Françoise Lioure (1998).
4. Theo Hermans a mis en garde contre le patronage des études littéraires qui conçoivent la traduction uniquement du point de vue des œuvres originales (Hermans, 1985, p. 9 : « The study of translation has usually been carried out in the context of influence studies, i.e. of genetic relations between literatures and writers, whereby the emphasis remained firmly on the original works to follow »).
5. Ce décompte se fonde sur la bibliographie établie par Jacqueline Famerie et publiée dans le volume de la Pléiade des œuvres de Larbaud (Larbaud, 1970, p. 1125-1143).
6. On trouvera un aperçu des recherches descriptives françaises dans le numéro thématique de la *Revue de Littérature Comparée*, LXIII, 2 (Avril-Juin 1989), consacré à la recherche sur la traduction.
7. Dans les grandes lignes, la littérature y est conçue comme un conglomerat différencié et dynamique de systèmes qui sont en opposition permanente : on distingue ainsi entre une littérature primaire ou révolutionnaire, et une littérature secondaire ou traditionnelle; entre une littérature centrale, et périphérique, etc. Le but de cette théorisation était par ailleurs de mener vers une nouvelle cartographie des cultures, des langues et des littératures, en proposant la notion de système plutôt que celle de nation politique. Voir Even-Zohar, 1990, et les commentaires dans Pageaux, 1994, p. 135-144.
8. Ces articles, placés dans diverses revues littéraires, constituent de très intéressants documents de médiation entre traducteur et public, en cela qu'ils font ressortir une remarquable opposition entre les options de Larbaud : s'il a toujours fui les revues à grand public pour la publication de ses textes créatifs, il n'hésite pas à y placer ses traductions et contributions critiques afin de promouvoir, voire de centraliser, la position de l'auteur concerné dans le système littéraire.

9. Ceci distingue, de manière fondamentale, la carrière de Larbaud traducteur de celle d'un Gide par exemple, traducteur des œuvres de Tagore, Conrad et Shakespeare. Larbaud traduit en revanche principalement des écrivains modernes, souvent contemporains, opérant dans la jeune littérature qui ne soit cependant pas celle de l'avant-garde, et qui n'ont pas fait l'objet d'une traduction antérieure.
10. À ce moment, il a fait l'objet d'une étude de la main de J. Blum, parue dans le *Mercure de France*, 16 Juillet 1910, 267-281.
11. C'est ainsi que Larbaud parle de ses traductions dans sa correspondance avec Léon-Paul Fargue. Voir note 22.
12. Voici ce que Gallimard lui écrit : « Navré que vous ne continuiez pas votre traduction... Il reste Conrad, Samuel Butler, Stevenson ». Lettre inédite de novembre 1915, citée dans Gide-Larbaud, 1989, p. 298.
13. Je renvoie ici à Sarkany, 1971, et à sa citation d'une lettre de Rivière à Larbaud : « Tout ce que j'ai dit sur le roman psychologique d'aventure, sur la description de la formation des sentiments, et de ce tâtonnement de la vie intérieure, c'est vous qui me l'avez étroitement dicté... vous avez créé un personnage... on peut le rencontrer sans que vous soyez là... Vous avez vraiment fait œuvre de romancier... vous êtes de beaucoup celui dont nous attendons le plus comme romancier. » (Sarkany, 1971, p. 611-612).
14. Si la restriction aux aspects littéraires du dossier se justifie par les limites pratiques de cet article, il conviendrait, dans une étude plus large, de tenir compte des enjeux plus proprement idéologiques et sociologiques. La prédominance anglaise et la quasi absence de traductions allemandes (celles-ci ne se développeront que dans les années 1930), s'expliquent en partie par les orientations intellectuelles du groupe de la *NRF*, mais semblent être également le reflet de l'idéologie internationale de l'après-guerre.
15. Gide-Larbaud, 1989, p. 171. Lettre de février 1916. Nous soulignons. Il s'agit de la traduction du récit utopique *Erewhon*.
16. Rappelons à ce propos ce que Gide affirma, après lecture de l'article « Le roman d'aventure » de Rivière, dans une lettre du 18 juillet 1913 : « Votre article [...] m'a consterné. Jamais je n'écrirai rien d'aussi bon [...] sur le même sujet. » Et deux jours plus tard : « C'est parce que je vois le roman [...] comme vous le voyez [...] que même les *Caves*, je ne puis les considérer comme un roman. » (Lettres citées dans Lacouture, 1994, p. 197).
17. Procédé que je désigne ici par le terme de « verbalisation ». Le concept de syntagme ici adopté implique toujours une construction verbale. Il désigne un rapport de complémentarité *formelle*, fondé sur le fait que, quand on engendre textuellement des mots (par exemple « l'enfant » et « chante ») certains sèmes sont choisis simultanément. Dans « l'enfant chante », c'est la double exclusion, mutuellement contraignante, de la préposition dans « l'enfant » et du préfixe personnel dans « chante », qui font la marque syntaxique, puisqu'on ne peut pas modifier unilatéralement un de ces deux indices. Ainsi, aussi bien dans « \*Pour l'enfant chante » que dans « L'enfant, il chante », la relation syntaxique qui unit les deux mots

- est détruite : soit on aboutit à une agrammaticalité, soit à une construction parataxique qui n'impose aucune restriction mutuellement contraignante à ses composantes. Je reprends cette théorisation à Jongen, 1993.
18. Les pages respectivement du texte anglais et de la traduction sont indiquées entre parenthèses. Nous avons utilisé la Pocket Book Edition, New York de 1939 et l'édition Gallimard, Paris de 1936.
  19. Larbaud, 1935.
  20. L'unité de traduction correspond donc à l'unité granunaticale de la phrase. Ce constat est confirmé par l'analyse du manuscrit de la traduction du livre de Butler *Life and Habit*. Je me permets de renvoyer à mon article « Valery Larbaud. The Translator Revisited/Nouveaux voyages dans le pays de la traduction », in F. Lioure, 1998, p. 53-67.
  21. Ce terme est en effet très ambigu, puisque la fidélité à un aspect textuel implique toujours des infidélités à d'autres aspects.
  22. En témoigne ce passage d'une lettre de 1915 à Léon-Paul Fargue : « Je suis très absorbé par mes traductions pour Gaston. Demain, [...] je reprends mes traductions : dix pages par jour, 7 heures de travail. Voilà de quoi me croire dans un pays neutre en temps de paix ». (Larbaud-Fargue, 1971, lettre de septembre 1915).
  23. Deux exemples seulement : « Besides, there is his way of putting things, which pleases me certainly more than I can express it in my translation (*more than I am able to express it, I should say.*) » « After all, I feel I have improved my translation; it is better, clearer, more Butlerian than it was in 1915. But... it is not quite the thing. Qué remedio? » (Larbaud, 1954, p. 117-119 et 401.)
  24. Même si elle n'est pas totale, la prédilection pour la prose est indéniable autant dans le cas de l'écrivain que du traducteur.
  25. Il s'agit ici du roman *The Way of all Flesh*.
  26. Il s'agit de Pascal, Chamfort, Senancour.
  27. Connell, 1974, p. 175.
  28. Ces idées sont exposées dans le « Domaine Anglais », Larbaud, 1951, 45-47.
  29. Voyons, à titre d'illustration de l'ambivalence de ces conceptions de Larbaud, la citation suivante, tirée de la préface à sa première traduction : « Tous les ouvrages importants de toutes les littératures ont été traduits en français, dans cette langue que Joseph de Maistre a nommée « la langue universelle »... Il était donc nécessaire que Samuel Butler fût traduit à son tour et traduit maintenant. » (Larbaud, v., 1920, XIX.).
  30. Dans l'introduction au domaine anglais, la littérature anglaise est qualifiée d'annexe; les littératures française, allemande et italienne sont centrales et doivent leur position à la prolifération d'échanges littéraires qui a lieu entre ces pays. Le choix de l'Allemagne, par lequel Larbaud semble prendre le contrepied de l'évolution des faits, est étonnant. L'orientation historique, toujours présente et importante chez Larbaud, comme le souligne Michel Ballard (1999), et son souci constant du respect dû à la tradition, expliquent peut-être cette présentation de la littérature européenne qui sem-

ble plus s'inspirer de la constellation des lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle que de la situation contemporaine.

31. Voir note 29.

---

## Bibliographie

- BALLARD, Michel, 1999. « Valery Larbaud. Traducteur zélé. Théoricien dilettante ». In Jean Delisle (éd.). *Portraits de traducteurs*. Ottawa/Arras : Presses de l'Université d'Ottawa & Presses Universitaires d'Artois, p. 207-235.
- BERMAN, A., 1995. *Pour une critique des traductions : John Donn*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque des Idées ».
- BERTRAND, Dominique, 1988. « Valery Larbaud théoricien de la traduction : “Défense et illustration du domaine français” ». In *Valery Larbaud et la France*, Paris, Institut d'Études du Massif Central, p. 85-100.
- BESSIÈRE, Jean, 1983. « Larbaud et la fable de la traduction ». In *Valery Larbaud – André Suarès. Actes du colloque de Cerisy La Salle*. Paris : Aux Amateurs de Livres, p. 81-94.
- BRUNEL, Pierre, 1981. « Paul Claudel, Valery Larbaud et les problèmes de la traduction ». In Jean Bessière (éd.), *Valery Larbaud et La Prose du Monde*. Paris : PUF, p. 163-175.
- CARY, Edmond, 1963. *Les grands traducteurs français*. Genève : Georg & Cie.
- CONNELL, Allisson, 1974. « Forgotten Masterpieces of Literary Translation: Valery Larbaud's “Butlers” ». *Revue Canadienne de Littérature Comparée*, 1 : 2, 1974, p. 167-190.
- EVEN-ZOHAR, Itamar, 1990. « Polysystem Theory », in *Polysystem Studies*, numéro spécial de *Poetics Today* 11 : 1, p. 9-26.
- GIDE, A., LARBAUD, V., 1989. *Correspondance 1905-1938*. Introduction de Françoise Lioure, Paris : Gallimard, « Cahiers André Gide », n° 14.
- HERMANS, Theo (éd.), 1985. *The Manipulation of Literature*. London : Croom Helm.
- HERMANS, Theo, 1991. « Translational Norms and Correct Translations ». In Kitty M. van Leuven-Zwart & Ton Naaijken (éds.), *Translation Studies: The State of the Art. Proceedings of the First James S. Holmes Symposium on Translation Studies*. Amsterdam/Atlanta : Rodopi, 155-169.
- HORGUELIN, Paul A., 1981. *Anthologie de la manière de bien traduire. Domaine Français*, Montréal : Linguatex.
- JONGEN, René, 1993. *Quand dire c'est dire. Initiation à la linguistique glossologique et à l'anthropologie clinique*. Bruxelles : De Boeck, coll. « Raisonances », 203 p.
- LACOUTURE, Jean, 1994. *Une adolescence du siècle. Jacques Rivière et la NRF*. Paris : Seuil.

- LAMBERT, José, 1980. « Production, tradition et importation : une clef pour la description des littératures et des littératures en traduction ». *Revue Canadienne de Littérature Comparée*, printemps 1980, p. 246-252.
- LAMBERT, José & Van Gorp, Hendrik, 1985. « On Describing Translations ». In Theo Hermans (éd) : 1985, p. 42-53.
- LEFEVERE, André, 1992. *Translation/History/Culture. A Sourcebook*, London, Routledge.
- LARBAUD, Valery, 1920. « Préface ». In Samuel Butler, *Erewhon ou de l'autre côté des montagnes*. Paris : Gallimard.
- , 1935. « Préface aux Carnets de Samuel Butler ». In la *Nouvelle Revue Française*, janvier 1935, p. 83-98.
- , 1941. *Ce vice impuni, la lecture : Domaine anglais*. Paris : Gallimard.
- , 1951. « Domaine Anglais ». In *Ce vice impuni, la lecture : Domaine anglais. Œuvres Complètes*, t. III. Paris : Gallimard.
- , 1953. *Sous l'invocation de Saint-Jérôme. Œuvres Complètes*, t. VIII. Paris : Gallimard.
- , 1954. *Journal inédit. Œuvres Complètes*, tome IX, Paris : Gallimard.
- , 1955. *Journal 1912-1935*. Paris : Gallimard.
- , 1970. *Œuvres*. Préface par M. Arland, annotations de Georges Jean-Aubry et R. Mallet. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- LARBAUD, V., FARGUE, L.-P., 1971. *Correspondance 1910-1946*. Texte établi par T. Alajouanine. Paris : Gallimard.
- LIOURE Françoise, 1998. *De la Traduction. Sur les chemins de Saint-Jérôme*. Clermont-Ferrand : Université Blaise Pascal II, CRLMC, 130 p.
- Mc CARTHY, P., 1995. « Larbaud et Butler : pourquoi traduire et qui traduire? », in *Cahiers des Amis de Valery Larbaud*, n° 32.
- MOUSLI, Béatrice, 1998. *Valery Larbaud*. Paris : Flammarion, coll. « Grandes Biographies ».
- PAGEAUX, D.-H., 1994. *La Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 191 p.
- PATOUT, Paulette, 1975. « L'évolution des idées de Valery Larbaud sur la traduction ». In *Colloque Valery Larbaud*, Paris : A.G. Nizet, p. 195-205.
- Revue de Littérature Comparée*, LXIII, 2 (Avril-Juin 1989), « Le texte étranger. L'œuvre littéraire en traduction ». Numéro préparé par Yves Chevrel et le comité de rédaction, p. 141-293.
- RIVIÈRE, Jacques, 1913. « Le Roman d'aventure ». *Nouvelle Revue Française*, n° 53-55 (Mai-Juillet 1913), p. 748-765; 914-932; 56-77.
- ROBINSON, Douglas, 1997. *Western Translation Theory from Herodotus to Nietzsche*. Manchester : St. Jerome Publishing, 337 p.
- SALAMA-CARR, Myriam, 1996. « Form in Translation. From Montaigne to Larbaud », in Harris, Geoffrey T. (éd.), *On Translating French Literature and Film*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, p. 1-9.

- SARKANY, S., 1971. « La situation du jeune Valery Larbaud dans les lettres françaises à la lumière de sa correspondance ». *Revue des Sciences Humaines*, oct.-déc. 1971 : 144, p. 609-615.
- STÖRIG, H., (Hrsg.) 1963. *Das Problem des Übersetzens*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- TOURY, G., 1995. *Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam & Philadelphia : Benjamin, « Translation Library ».
- 

Source : *Revue de littérature comparée*, Toronto, University of Toronto Press, vol. 73, n° 3, 1999, p. 351-370.